

CHRONIQUE

REGARDS VERS LE PASSÉ :

« UN SOUVENIR DE SOLFÉRINO »¹ (Extraits)

Le 125^e anniversaire d'Henry Dunant a été marqué, le 8 mai, par de nombreuses manifestations d'attachement à sa mémoire où l'on a évoqué la belle figure morale de celui que l'histoire considère comme un grand humanitaire.

Dans le même temps, les chaînes de radiodiffusion du monde entier rappelaient l'action fraternelle d'Henry Dunant, magnifiaient l'œuvre charitable de la Croix-Rouge et lançaient à travers l'espace un vibrant appel aux hommes de bonne volonté pour qu'ils communient dans un même sentiment d'entraide ; appel que résumait déjà en 1859 le cri d'amour, douloureux et humain, des femmes de Castiglione.

Ce « tutti fratelli », ce geste de réconciliation de haute spiritualité, d'un pathétique profond, qui enveloppe le récit d'Henry Dunant d'une émouvante grandeur, on le retrouvera au cours des pages du « Souvenir de Solférino » que nous reproduisons ci-après ; il est le fondement moral du mouvement de la Croix-Rouge qui, elle, ne cesse de pousser fort loin ses prolongements spirituels.

De même, dans d'autres pages détachées de cet immortel ouvrage, on relira avec intérêt les suggestions d'Henry Dunant, d'intention constructive, où apparaissent déjà dans leur premier état certains principes essentiels, évocateurs d'une forme nouvelle d'humanité ; principes qui en s'amplifiant ont inspiré le droit humanitaire contractuel de 1863 à nos jours et qui continuent d'animer l'action profonde du CICR et des Sociétés de la Croix-Rouge, du Croissant-Rouge et du Lion et Soleil Rouges. (L. D.)

¹ *Un Souvenir de Solférino*, par J.-Henry Dunant. Genève, Comité international de la Croix-Rouge, 1950. (Reproduction textuelle de l'édition originale de 1862.) Cf. *Revue internationale*, avril 1953, p. 317.

«... Je m'emploie à organiser, aussi bien que possible, les secours dans celui des quartiers qui paraît en être le plus dépourvu, et j'adopte particulièrement l'une des églises de Castiglione, située sur une hauteur gauche en venant de Brescia, et nommée, si je ne me trompe, Chiesa Maggiore. Près de cinq cents soldats y sont entassés, et il y en a au moins encore une centaine sur la paille devant l'église et sous des toiles que l'on a tendues pour les garantir du soleil ; les femmes qui ont pénétré dans l'intérieur, vont de l'un à l'autre avec des jarres et des bidons remplis d'une eau limpide qui sert à étancher la soif et à humecter les plaies. Quelques-unes de ces infirmières improvisées sont de belles et gracieuses jeunes filles ; leur douceur, leur bonté, leurs yeux pleins de larmes et de compassion, et leurs soins si attentifs relèvent un peu le courage et le moral des malades. Des petits garçons de l'endroit vont et viennent de l'église aux fontaines les plus rapprochées avec des seaux, des bidons et des arrosoirs. Aux distributions d'eau succèdent des distributions de bouillon et de soupes, dont le service de l'Intendance est obligé de faire des quantités prodigieuses. D'énormes ballots de charpie ont été entreposés ici et là, chacun peut en user en toute liberté, mais les bandelettes, les linges, les chemises font défaut ; les ressources, dans cette petite ville où a passé l'armée autrichienne, sont si chétives que l'on ne peut plus se procurer même les objets de première nécessité ; j'y achète pourtant des chemises neuves par l'entremise de ces braves femmes qui ont déjà apporté et donné tout leur vieux linge, et le lundi matin j'envoie mon cocher à Brescia pour y chercher des provisions ; il en revient, quelques heures après, avec son cabriolet chargé de camomilles, de mauves, de sureau, d'oranges, de citrons, de sucre, de chemises, d'éponges, de bandes de toile, d'épingles, de cigares et de tabac, ce qui permet de donner une limonade rafraîchissante impatientement attendue, de laver les plaies avec de l'eau de mauves, d'appliquer des compresses tièdes et de renouveler les bandages des pansements. En attendant nous avons gagné des recrues qui se joignent à nous ; c'est un vieil officier de marine, puis deux touristes anglais qui, voulant tout voir, sont entrés dans l'église, et que nous retenons et gardons presque de force ; deux autres Anglais se montrent au

contraire, dès l'abord, désireux de nous aider ; ils répartissent aux Autrichiens des cigares. Un abbé italien, trois ou quatre voyageurs et curieux, un journaliste de Paris, qui se charge ensuite de diriger les secours dans une église voisine, et quelques officiers dont le détachement a reçu l'ordre de rester à Castiglione, nous prêtent leur concours. Mais bientôt l'un de ces militaires se sent malade d'émotion, et nos autres infirmiers volontaires se retirent successivement, incapables de supporter longtemps l'aspect de souffrances qu'ils ne peuvent que si faiblement soulager ; l'abbé a suivi leur exemple, mais il reparaît pour nous mettre sous le nez, par une attention délicate, des herbes aromatiques et des flacons de sels. Un jeune touriste français, oppressé par la vue de ces débris vivants, éclate soudainement en sanglots ; un négociant de Neuchâtel se consacre pendant deux jours à panser les plaies, et à écrire pour les mourants des lettres d'adieux à leurs familles ; on est obligé, par égard pour lui, de ralentir son ardeur, comme aussi de calmer l'exaltation compatissante d'un Belge qui était montée à un tel degré que l'on craignait qu'il ne fût pris d'un accès de fièvre chaude, semblable à celui dont fut atteint, à côté de nous un sous-lieutenant qui arrivait de Milan pour rejoindre le corps dont il faisait partie. Quelques soldats du détachement laissé en garnison dans la ville essaient de secourir leurs camarades, mais ils ne peuvent non plus soutenir un spectacle qui abat leur moral en frappant trop vivement leur imagination. Un caporal du génie, blessé à Magenta, à peu près guéri, retournant au bataillon et auquel sa feuille de route accorde quelques jours, nous accompagne et nous aide avec courage, quoique deux fois de suite il s'évanouisse. L'intendant français qui vient de s'établir à Castiglione, accorde enfin l'autorisation d'utiliser, pour le service des hôpitaux, des prisonniers bien portants, et trois médecins autrichiens viennent seconder un jeune aide-major corse, qui m'importune, à différentes reprises, pour obtenir de moi un certificat constatant son zèle pendant le temps que je le vis agir. Un chirurgien allemand, resté intentionnellement sur le champ de bataille pour panser les blessés de sa nation, se dévoue à ceux des deux armées ; en reconnaissance, l'Intendance le renvoie, après trois jours, rejoindre ses compatriotes à Mantoue.

« Ne me laissez pas mourir ! » s'écriaient quelques-uns de ces malheureux qui, après m'avoir saisi la main avec une vivacité extraordinaire, expiraient dès que cette force factice les abandonnait. Un jeune caporal d'une vingtaine d'années, à la figure douce et expressive, nommé Claudius Mazuet, a reçu une balle dans le flanc gauche, son état ne laisse plus d'espoir, et il le comprend lui-même, aussi après que je l'ai aidé à boire il me remercie, et les larmes aux yeux il ajoute : « Ah ! Monsieur, si vous pouviez écrire à mon père, qu'il console ma mère ! » Je pris l'adresse de ses parents, et peu d'instantes après il avait cessé de vivre. Un vieux sergent, décoré de plusieurs chevrons, me disait avec une tristesse profonde, d'un air de conviction et avec une froide amertume : « Si l'on m'avait soigné plus tôt, j'aurais pu vivre, tandis que ce soir je serai mort ! » Le soir, il était mort.

« Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir ! » vociférait avec une énergie farouche un grenadier de la garde, plein de force et de vigueur trois jours auparavant, mais qui, blessé à mort et sentant bien que ses moments étaient irrévocablement comptés, regimbait et se débattait contre cette sombre certitude ; je lui parle, il m'écoute, et cet homme, adouci, apaisé, consolé, finit par se résigner à mourir avec la simplicité et la candeur d'un enfant. Voyez là-bas au fond de l'église, dans l'enfoncement d'un autel à gauche, ce chasseur d'Afrique couché sur de la paille, il ne se plaint pas et ne bouge presque plus ; trois balles l'ont frappé, une au flanc droit, une à l'épaule gauche et la troisième est restée dans la jambe droite ; nous sommes au dimanche soir, et il affirme n'avoir rien mangé depuis le vendredi matin ; il est dégoûtant de boue séchée et de grumeaux de sang, ses vêtements sont déchirés, sa chemise est en lambeaux ; après avoir lavé ses plaies, lui avoir fait prendre un peu de bouillon, et après que je l'ai enveloppé dans une couverture, il porte ma main à ses lèvres avec une expression de gratitude indéfinissable. A l'entrée de l'église est un Hongrois qui crie sans trêve ni repos, réclamant en italien et avec un accent déchirant un médecin ; ses reins qui ont été labourés par des éclats de mitraille et qui sont comme sillonnés par des crocs de fer, laissent voir une grande surface de chairs rouges et palpitantes ; le reste de son corps enflé est noir et verdâtre ; il ne sait comment se reposer ni s'asseoir, je

trempe des flots de charpie dans de l'eau fraîche, et j'essaie de lui en faire une couche, mais la gangrène ne tardera pas à l'emporter. Un peu plus loin est un zouave qui pleure à chaudes larmes, et qu'il faut consoler comme un petit enfant. Les fatigues précédentes, le manque de nourriture et de repos, l'excitation morbide et la crainte de mourir sans secours développaient, à ce moment, même chez d'intrépides soldats, une sensibilité nerveuse qui se traduisait par des gémissements et des sanglots : une de leurs pensées dominantes, lorsqu'ils ne sont pas trop cruellement souffrants c'est le souvenir de leur mère, et l'appréhension du chagrin qu'elle éprouvera en apprenant leur sort ; on trouva le corps d'un jeune homme qui avait le portrait d'une femme âgée, sa mère sans doute, suspendu à son cou ; de sa main gauche il semblait encore presser ce médaillon sur son cœur...

*

... Pauvres mères, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Bohême, comment ne pas songer à vos angoisses lorsque vous apprendrez que vos fils blessés sont prisonniers dans ce pays ennemi ! Mais les femmes de Castiglione, voyant que je ne fais aucune distinction de nationalité, suivent mon exemple en témoignant la même bienveillance à tous ces hommes d'origines si diverses, et qui leur sont tous également étrangers. « Tutti fratelli », répétaient-elles avec émotion. Honneur à ces femmes compatissantes, à ces jeunes filles de Castiglione ! rien ne les a rebutées, lassées ou découragées, et leur dévouement modeste n'a voulu compter ni avec les fatigues, ni avec les dégoûts, ni avec les sacrifices.

Le sentiment qu'on éprouve de sa grande insuffisance dans des circonstances si extraordinaires et si solennelles, est une indicible souffrance ; il est excessivement pénible, en effet, de ne pouvoir toujours ni soulager ceux que l'on a devant les yeux, ni arriver à ceux qui vous réclament avec supplications, de longues heures s'écoulant avant de parvenir là où l'on voudrait aller, arrêté par l'un, sollicité par l'autre, et entravé, à chaque pas, par la quantité d'infortunés qui se pressent au-devant de vous et qui vous entourent ; puis, pourquoi se diriger

à droite, tandis qu'à gauche il y en a tant qui vont mourir sans un mot amical, sans une parole de consolation, sans seulement un verre d'eau pour étancher leur soif ardente ? La pensée morale de l'importance de la vie d'un homme, le désir d'alléger un peu les tortures de tant de malheureux ou de relever leur courage abattu, l'activité forcée et incessante que l'on s'impose dans des moments pareils, donnent une énergie nouvelle et suprême qui crée comme une véritable soif de porter du secours au plus grand nombre possible ; on ne s'affecte plus devant les mille tableaux de cette formidable et auguste tragédie, on passe avec indifférence devant les cadavres les plus hideusement défigurés ; on envisage presque froidement, quoique la plume se refuse absolument à les décrire, des scènes même plus horribles que celles retracées ici¹ ; mais il arrive que le cœur se brise parfois tout d'un coup, et comme frappé soudain d'une amère et invincible tristesse, à la vue d'un simple incident, d'un fait isolé, d'un détail inattendu, qui va plus directement à l'âme, qui s'empare de nos sympathies et qui ébranle toutes les fibres les plus sensibles de notre être.

Pour le soldat rentré dans la vie journalière de l'armée en campagne, après les grandes fatigues et les fortes émotions par lesquelles le font passer le jour et le lendemain d'une bataille comme celle de Solférino, les souvenirs de la famille et du pays deviennent plus impressifs et plus palpitants que jamais. Cette situation est vivement dépeinte par ces lignes touchantes d'un brave officier français, écrivant de Volta à un frère resté en France : « Tu ne peux te figurer combien le soldat est ému quand

¹ Comme ce n'est qu'après plus de trois ans que je me suis décidé à rassembler des souvenirs pénibles, que je n'avais pas eu l'intention de livrer à l'impression, on comprend qu'ils fussent déjà quelque peu effacés, et qu'ils soient en outre abrégés en ce qui concerne les scènes de douleur et de désolation dont j'ai été le témoin. Mais si ces pages pouvaient faire naître, ou développer et presser la question, soit des secours à donner aux militaires blessés en temps de guerre, soit des soins immédiats à leur prodiguer après un engagement, et si elles pouvaient attirer l'attention des personnes douées d'humanité et de philanthropie, en un mot si la préoccupation et l'étude de ce sujet si important devaient, en le faisant avancer de quelques pas, améliorer un état de choses où de nouveaux progrès et des perfectionnements ne sauraient jamais être de trop, même dans les armées les mieux organisées, j'aurais pleinement atteint mon but.

il voit paraître le vagemestre chargé de la distribution des lettres à l'armée ; c'est qu'il nous apporte, vois-tu, des nouvelles de la France, du pays, de nos parents, de nos amis. Chacun écoute, regarde, et tend vers lui des mains avides. Les heureux, ceux qui ont une lettre, l'ouvrent précipitamment et la dévorent aussitôt ; les autres, les déshérités, s'éloignent le cœur gros, et se retirent à l'écart pour penser à ceux qui sont restés là-bas. Quelquefois on appelle un nom auquel il n'est pas répondu. On se regarde, on s'interroge, on attend : Mort ! a murmuré une voix ; et le vagemestre serre cette lettre, qui retournera, sans être décachetée, à ceux qui l'avaient écrite. Ils étaient joyeux alors ceux-là, ils se disaient : Comme il sera content lorsqu'il la recevra ! Et, quand ils la verront revenir, leur pauvre cœur se brisera. ...

*

... Il faut donc des infirmiers et des infirmières volontaires, diligents, préparés et initiés à cette œuvre et qui, reconnus par les chefs des armées en campagne, soient facilités et soutenus dans leur mission. Le personnel des ambulances militaires est toujours insuffisant, et fût-il doublé ou triplé, il serait encore insuffisant, et il le sera toujours. Il faut inévitablement recourir au public : on y est forcé, et on y sera constamment forcé, car ce n'est que par la coopération du public qu'on peut espérer d'atteindre le but dont il s'agit. C'est par conséquent un appel qu'il faut faire et une supplique qu'il faut adresser aux hommes de tout pays et de tout rang, aux puissants de ce monde comme aux plus modestes artisans, puisque tous peuvent, d'une manière ou d'une autre, chacun dans sa sphère et selon ses forces, concourir en quelque mesure à cette bonne œuvre. Un appel de ce genre s'adresse aux dames comme aux hommes, à la grande princesse assise sur les marches d'un trône, comme à l'humble servante orpheline et dévouée, ou à la pauvre veuve, isolée sur la terre, et qui désire consacrer ses dernières forces au bien de son prochain ; il s'adresse au général ou au maréchal de camp, comme au philanthrope et à l'écrivain qui peut, du fond de son cabinet, développer avec talent, et par ses publications, une question embrassant l'humanité entière, et, dans un sens

plus spécial, chaque peuple, chaque contrée, chaque famille même, puisque nul ne peut avec certitude se dire à tout jamais à l'abri des chances de la guerre. Si un général autrichien et un général français ont pu se trouver assis, l'un à côté de l'autre, à la table hospitalière du roi de Prusse et causer en bonne amitié, qui les aurait empêchés d'examiner et de discuter une question si digne d'exciter leur intérêt et leur attention ?

Dans des occasions extraordinaires, comme celles qui réunissent, par exemple à Cologne ou à Châlons, des princes de l'art militaire, appartenant à des nationalités différentes, ne serait-il pas à souhaiter qu'ils profitent de cette espèce de congrès pour formuler quelque principe international, conventionnel et sacré, lequel, une fois agréé et ratifié, servirait de base à des *Sociétés de secours pour les blessés* dans les divers pays de l'Europe ? Il est d'autant plus important de se mettre d'accord et d'adopter d'avance des mesures, que, lors d'un commencement d'hostilités, les belligérants sont déjà mal disposés les uns envers les autres, et ne traitent plus les questions qu'au point de vue unique et restreint de leurs ressortissants.

L'humanité et la civilisation demandent impérieusement une œuvre comme celle qui est indiquée ici ; il semble qu'il y ait même là un devoir, à l'accomplissement duquel tout homme exerçant quelque influence doit son concours, et tout homme de bien au moins une pensée. Quel prince, quel souverain refuserait son appui à ces Sociétés, et ne serait heureux de donner aux soldats de son armée la pleine assurance qu'ils seront immédiatement et convenablement soignés s'ils viennent à être blessés ? Quel Etat ne voudrait accorder sa protection à ceux qui chercheraient ainsi à conserver la vie de citoyens utiles à leur pays, car le militaire qui est frappé d'une balle en défendant ou en servant sa patrie, ne mérite-t-il pas toute la sollicitude de cette patrie ? Quel officier, quel général, s'il considère ses soldats pour ainsi dire comme « ses enfants », ne serait désireux de faciliter la tâche de tels infirmiers ? Quel intendant militaire, quel chirurgien n'accepterait avec reconnaissance d'être secondé par une cohorte de personnes intelligentes, appelées à agir, avec tact, sous une bonne et sage direction ? Enfin, à une époque où l'on parle tant de progrès et de civilisation, et puisque mal-

heureusement les guerres ne peuvent être toujours évitées, n'est-il pas urgent d'insister pour que l'on cherche, dans un esprit d'humanité et de vraie civilisation, à en prévenir, ou tout au moins à en adoucir les horreurs ?

Pour être mise en pratique dans de grandes proportions, cette œuvre exigerait, il est vrai, des fonds assez considérables, mais ce n'est pas l'argent nécessaire qui lui manquera jamais. En temps de guerre, chacun apportera son offrande ou donnera sa pite avec empressement pour répondre aux appels qui seraient faits par les comités ; les populations ne restent pas froides et indifférentes quand les enfants du pays se battent : le sang qui est répandu dans les combats, n'est-il pas le même que celui qui circule dans les veines de toute la nation ! Ce n'est donc pas quelque obstacle de cette espèce qui risquerait d'arrêter la marche d'une telle entreprise. La difficulté n'est point là, mais la question demeure tout entière dans la préparation sérieuse à une œuvre de ce genre, et dans la création même de ces Sociétés ¹.

Si les nouveaux et terribles moyens de destruction dont les peuples disposent actuellement, paraissent devoir, à l'avenir, abrégé la durée des guerres, il semble que les batailles n'en seront, en revanche, que beaucoup plus meurtrières ; et dans ce siècle où l'imprévu joue un si grand rôle, des guerres ne peuvent-elles pas surgir, d'un côté ou d'un autre, de la manière la plus soudaine ou la plus inattendue ? — N'y a-t-il pas, dans ces considérations seules, des raisons plus que suffisantes pour ne pas se laisser prendre au dépourvu ? »

¹ « ... Il faut que l'on voie par des exemples aussi palpitants que ceux que vous rapportez », daignait m'écrire, en date du 19 octobre 1862, l'honorable général Dufour, « ce que la gloire des champs de bataille » coûte de tortures et de larmes. On n'est que trop porté à ne voir que le » côté brillant d'une guerre, et à fermer les yeux sur ses tristes conséquences... Il est bon », ajoute l'illustre général en chef de la Confédération Helvétique, « d'attirer l'attention sur cette question humanitaire, » et c'est à quoi vos feuilles me semblent éminemment propres. Un » examen attentif et profond peut en amener la solution par le concours » des philanthropes de tous les pays... »